

Une étrangère d'origine russe au service de la France



La comtesse du Luart, née Gali Hagondokoff en costume princier caucasien

(1898-1985)

Née à la fin du siècle dernier en Russie, Gali Hagondokoff, comtesse Leïla¹ du Luart par son mariage, marraine de guerre du 1^{er} Régiment Etranger de Cavalerie pendant 42 ans, est une figure emblématique des personnalités d'origine russe-blanc venues s'installer en France pour fuir la révolution d'Octobre de 1917 et la guerre civile qui oppose les « rouges » communistes et les « blancs » tsaristes. Une majorité de russes blancs choisit alors de s'exiler en France.

Cette vague migratoire très importante des années 1920 vient s'ajouter à une émigration précédente, celle des aristocrates, écrivains et intellectuels fortunés installés en France à la fin du siècle dernier bientôt rejointe dès le lendemain de la révolution de 1905 par un premier flux d'expulsés ou d'exilés volontaires.

Nombre de ces exilés se rassemblent au sein d'associations d'émigrés blancs derrière le commandant en chef de l'armée russe en exil, le Lieutenant-général Baron Piotr Nikolarevitch Wrangel, dans le but de poursuivre la lutte armée contre le régime communiste. D'autres, le plus souvent issus de l'armée impériale, s'engagent dans l'armée française, en particulier dans la Légion étrangère et dans les unités de Spahis, où ils s'illustrent sur les théâtres d'opérations extérieures. C'est ainsi qu'en 1925, 82% de l'effectif du 1^{er} REC est d'origine russe. Nombre d'anciens officiers du Tsar servent d'ailleurs comme légionnaires notamment des officiers supérieurs et des généraux de la Garde impériale ; quelques-uns deviennent sous-officiers ou officiers. C'est le cas du Lieutenant Witawa Hretschatitsky, ex-général de brigade de l'armée impériale, qui devient le porte-étendard le plus décoré que le 1^{er} REC ait jamais eu. Ainsi, à l'occasion d'une revue de catégorie, le Général

(1) Elle changera son prénom de Gali en celui de Leïla après être devenue française

Rollet, le Père de la Légion, ayant interrogé plusieurs légionnaires russes, s'adressant au dernier, s'entendit dire « J'étais général, mon général, tous ces messieurs faisaient partie de mon état-major ». Plus tard, durant la seconde guerre mondiale, bien d'autres personnalités issues de la diaspora russe eurent des destins glorieux à l'image de la princesse Véra Obolensky, née Véra Apollonovna Makarova, surnommée Vicky, née le 11 juin 1911, héroïne de la résistance française, guillotinée à la prison de Plötzensee à Berlin le 4 août 1944.

Hormis leur forte présence dans les armées, l'émigration russe et géorgienne en France va dans de nombreux domaines, intellectuels, scientifiques, artistiques, devenir « un vivier de maîtres ». De Ivan Bounine, prix Nobel de littérature à Elsa Triolet, Henri Troyat, Hélène Carrère d'Encausse, en passant par les célèbres danseurs et chorégraphes, Serge Diaghilev, Vaslav Nijinsky, Rudolf Noureev, Serge Lifar, sans oublier les peintres Zinaïde Serebriakoff et Serge Poliakov et les membres de la famille impériale, grands noms de l'aristocratie russe, Obolensky, Galitzine, Wolkonsky, Youssouпов, Vladimirovitch... ils se manifestent par la richesse de leur personnalité et l'étendue de leurs capacités. Souvent promoteurs de la modernité, participant au rayonnement des arts et des lettres, ils contribuent activement à la célébration de la culture russe en France.

Le cimetière de Sainte Geneviève des Bois, considéré comme la plus grande nécropole de l'émigration russe dans le monde ou la somptueuse cathédrale russe Saint-Nicolas de Nice, symbole de l'implantation de la colonie russe à Nice, devenue récemment propriété de la Fédération de Russie par décision de justice, témoignent tout particulièrement de la réalité et de l'influence de cette présence dans notre pays.

C'est dans ce contexte d'installation en France d'une très forte émigration blanche que commence le roman de la vie de Gali Hagondokoff. Elle naît à Saint-Petersbourg le 6 février 1898 dans une famille princière du Caucase. Son père est le Général Constantin Hagondokoff, Ataman des Cosaques de l'Amour, gouverneur militaire et commandant en chef des forces impériales en Extrême-Orient. Sa mère, Elisabeth, est la fille du général Von Bredow. C'est une famille nombreuse dont le caractère militaire très marqué va influencer sa propre vocation et celle de ses sept frères et sœurs. C'est ainsi que très tôt, à 17 ans, Gali décide de vouer sa vie aux blessés de guerre et de devenir infirmière sur les trains militaires russes puis dans un hôpital de la Mer Noire. Elle épouse d'ailleurs en 1917 un de ses grands blessés, le Capitaine Nicolas Petrovitch Bajenoff, officier de la Garde Impériale. Mais la Révolution d'Octobre commence; des bruits de fusillade se font même entendre pendant la cérémonie de mariage. Comme beaucoup d'autres familles, les Hagondokoff sont poursuivis et trouvent refuge en France tandis que le ménage Bajenoff fuit par le Transibérien vers la Chine et gagne Shanghai. Durant ce long périple, Gali donne naissance à un fils, Nicolas. Mais la vie à Shanghai en 1920 est difficile. En but à des difficultés matérielles, attirée par le milieu de la mode, elle devient mannequin dans une maison de couture. Son mari, de santé fragile et affaibli par les épreuves vécues, est en proie à des sautes d'humeur et à de violentes colères. La mésentente s'installe et en 1922 le couple divorce. Elle fuit alors le pays pour se réfugier aux Etats-Unis puis décide de rejoindre sa famille à Paris qu'elle aide à vivre de son mieux en travaillant pour la maison de haute couture « Coco » Chanel.



Le Colonel Constantin Hagondokoff et son état-major au Turkestan

(au centre)

Il sera nommé Général et Gouverneur de Sibérie

En 1934, Gali épouse le Comte Ladislas du Luart qui, jusqu'à sa mort en 1980, la soutiendra dans toutes ses entreprises et dans la carrière militaire exceptionnelle qu'elle va entreprendre quelques années plus tard. En effet, malgré une vie facile et mondaine partagée entre Paris et la campagne sarthoise au Luart, Leïla, qui a abandonné le prénom de Gali éprouve le besoin de s'évader à nouveau. Les troubles qui agitent l'Espagne vont lui en donner la possibilité. Comme tous les russes blancs, sa hantise du bolchevisme la conduit à se ranger du côté des troupes franquistes. C'est ainsi que pendant la guerre civile espagnole, elle renoue avec sa vocation d'aide aux blessés en imaginant un système d'ambulances chirurgicales mobiles permettant d'opérer au plus près des combats. Durant près de trois années que durera la guerre d'Espagne, aidée par de généreux donateurs et par plusieurs associations, elle fera convoier vers l'Espagne de nombreuses ambulances et du matériel sanitaire avant de partir elle-même au-delà des Pyrénées pour prêter main-forte sur le terrain aux équipes médicales engagées dans les zones de combat.

De retour en France, « la drôle de guerre » durant la période de 1939-1940 puis l'ouverture des hostilités avec l'Allemagne, vont donner l'occasion à la comtesse du Luart de poursuivre sa vie aventureuse et sa vocation d'infirmière. Au sein de la 3^{ème} Armée, en première ligne, là où les blessés ont le plus besoin de soins, elle teste son projet de formation chirurgicale mobile élaborée durant la guerre d'Espagne. Citée à l'ordre de l'armée durant la campagne de France, titulaire de la Légion d'Honneur, elle se replie en zone libre après l'Armistice de 1940 puis part en Algérie et au Maroc.

En novembre 1942 les Américains débarquent en Afrique du Nord. Madame du Luart participe aux opérations avec son antenne chirurgicale auprès du 3^{ème} Régiment d'Infanterie. Les premiers combats lui donnent une idée précise de ce qu'il faut faire pour médicaliser au mieux les victimes de guerre. Par les solides amitiés qu'elle noue avec les grands chefs militaires, elle crée la Formation Chirurgicale Mobile n°1 financée sur ses fonds propres et grâce aux dons des généreuses relations qu'elle a gardées aux Etats-Unis. Cette formation allait accompagner les unités de premières lignes jusqu'à la fin de la guerre.



Au centre, la comtesse du Luart, au milieu de ses infirmières

A l'été 1943, après la campagne de Tunisie, les unités en provenance du Maroc, regagnent leurs garnisons et l'antenne chirurgicale n° 1 se retrouve à Rabat. C'est à cette époque qu'a lieu dans la vie de Leila un évènement capital : sa rencontre avec le 1^{er} Régiment de Cavalerie à l'automne 1943 en forêt de Mamora près de Rabat. Invitée en ce lieu, elle est présentée au régiment rassemblé en carré ; le chef de corps, le Colonel Miquel, lui demande alors d'en devenir la Marraine de Guerre. Elle accepte avec beaucoup de grâce et de simplicité et est nommée le soir même légionnaire de 1^o classe d'honneur sous les applaudissements des légionnaires. Le soir de Noël 1943, elle offre aux légionnaires rassemblés dans la clairière de la Mamora leur premier réveillon et cadeau de Noël. Peu après, le Général Juin lui demande de le suivre avec son antenne chirurgicale en Italie. Elle retrouve son fils Nicolas qui, après des études aux Etats-Unis, est devenu aide de camp du Général Clark. Après la campagne d'Italie, elle regagne l'Afrique du Nord avec le Corps Expéditionnaire Français et retrouve le 1^{er} REC à Marnia, à la frontière algéro-tunisienne. Puis la guerre l'entraîne à nouveau en France dans les Vosges puis en Allemagne où, toujours avec son antenne, elle suit la 1^o Armée du Général de Lattre jusqu'en Autriche.



Au côté du Général de Gaule, en inspection dans les Vosges

Promue officier de la Légion d'Honneur et brigadier-chef d'honneur du 1^{er} REC, seule femme à porter jusqu'à ce jour cette distinction réservée aux maréchaux de France, elle regagne la France après l'Armistice tandis que le 1^{er} REC est envoyé en Algérie puis au Maroc à Oujda avant de partir pour l'Indochine en 1946. Elle aurait pu ajouter l'Indochine à son exceptionnel parcours mais la longue maladie de son fils Nicolas et son décès en 1954 d'une tumeur au cerveau l'en empêchent.

Dès 1956, la tragédie algérienne va donner l'occasion à Leïla du Luart de reprendre du service et de continuer à se dépenser sans compter au service de la France. Ayant remarqué que les événements d'Algérie posent le problème des permissions et des convalescences des soldats sans famille, elle a alors l'idée généreuse de créer pour eux à Alger un centre interarmées de repos et de détente ; ce sera « le Chenoua », créé par elle de toute pièces, qui accueillera de 1956 à 1960 des centaines de permissionnaires et les légionnaires du 1^{er} REC, heureux d'y trouver un accueil inoubliable.

Mais le putsch d'Alger et la fin tragique de l'Algérie Française vont bouleverser cette situation et mettre un terme à cette belle entreprise. Mairaine doit fermer le Chenoua, quitter précipitamment l'Algérie alors que le 1^{er} REC, après la cessation des hostilités, s'installe sur la base interarmées de Mers-el-Kébir. En 1967 cette mission prend fin ; le régiment rejoint alors la garnison d'Orange.

Si la présence de Leïla sur les théâtres d'opérations cesse à cette époque, elle n'en continue pas moins à se dévouer sans compter au sein des armées dans l'exercice de nombreuses actions sociales ; elle va assurer jusqu'à sa disparition une indéfectible présence aux côtés de ses filleuls et honorer de sa présence le 1^{er} Régiment Etranger de Cavalerie en participant régulièrement aux Noël, Saint-Georges, Camerone et passations de commandement du régiment.

L'éblouissante carrière militaire de la comtesse du Luart lui vaudra les plus hautes distinctions. Outre l'accès à l'honorariat du 1^{er} REC, elle sera citée six fois dont trois à l'ordre de l'armée, nommée Commandeur de la légion d'Honneur et élevée à la dignité de Grand Officier de l'Ordre National du Mérite.



Le 21 janvier 1985, elle s'éteint à l'âge de 87 ans à l'hôpital américain de Neuilly. Entourée des Képis blancs, elle est portée comme l'un des leurs lors d'une cérémonie solennelle en l'Église Saint-Louis des Invalides, l'église des soldats, puis rue Daru en l'église orthodoxe en présence de nombreux parents et amis russes. Au cours de la cérémonie le général d'armée de Galbert, Gouverneur des Invalides, un de ses anciens blessés, s'adresse à elle une dernière fois en ces termes « **Madame, vous êtes la fille généreuse et ardente des Seigneurs du Caucase, le secours des blessés de tous nos combats et la grande dame de la légion étrangère** ». Elle repose auprès de son fils au cimetière de Sainte-Geneviève des Bois.



L'hommage des légionnaires à leur Marraine aux Invalides



Dernier adieu du chef de corps en l'église orthodoxe russe

Figure emblématique d'une étrangère d'origine russe au service de la France, Gali Hagondokoff eu la destinée d'une femme hors du commun aux actions militaires exceptionnelles. A l'image de Susanna Travers, jeune anglaise aventureuse engagée au sein de la 13^e Demi-brigade de la Légion étrangère en 1940, courageuse infirmière de Bir-Hakeim, seul personnel féminin immatriculé à la Légion étrangère ou de Geneviève de Galard, héroïque convoyeuse de l'air, responsable des blessés graves à l'antenne chirurgicale de Diên Biên Phu, seule femme du camp retranché dans un monde de violence et de sang, la comtesse du Luart fait partie de la cohorte silencieuse des personnages féminins qui ont voué leur vie au service des souffrants².

(²) Un ouvrage « La circassienne », sorti le 17 janvier 2011, et écrit par Guillemette de Sairigné aux éditions Robert Laffont est consacré à la vie aventureuse de la comtesse du Luart

